

CHAPITRE XII

Retraite de l'armée sous Metz. — Hésitations de l'empereur. — Il compromet l'armée. — Ce qu'il fallait faire dicté par la *Gazette de Cologne*. — État moral des officiers et de l'armée. — Changarnier à Metz. — Nomination de Bazaine. — Son passé. — Départ de Napoléon. — Bataille de Borny. — Bataille de Rézonville. — Bataille de Gravelotte. — Situation des armées françaises à la fin d'août 1870. — DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.

Pendant que Mac-Mahon marchait vers Metz en se rapprochant, comme nous le verrons, de la frontière de Belgique, que faisait et qu'avait fait Bazaine ? Nous avons vu que, tandis que Mac-Mahon et de Failly battaient en retraite sur Châlons, les autres corps d'armée se retiraient assez rapidement sous les canons de Metz. A l'exception du corps de Frossard, ils étaient tous intacts, mais déjà troublés par cette sorte de démoralisation singulière qui, partant de l'empereur et des généraux, s'étendait sur l'armée (1). La concentration des troupes sous Metz s'accomplit cependant avec assez de rapidité. Dès le 10 ou le 11 août, toute l'armée était rassemblée autour de la citadelle et prête, dès lors, à se rabattre sur Châlons et à aller rejoindre Mac-Mahon par la route de Verdun qui était libre. On ne conçoit pas qu'à ce moment cette manœuvre très-simple, indiquée par la logique,

(1) Nous trouvons la preuve de ce désordre moral dans une lettre intime d'un général qui écrivait ce qui suit, le 6 août :

« Je ne sais ce que nous faisons. Nous sommes actuellement en état de marcher en avant, et nous ne faisons que des déplacements de flanc, allant tantôt à droite, tantôt à gauche. Je ne sais, en vérité, si nous sommes commandés. Je pourrais même affirmer que nous ne le sommes pas, depuis l'expérience que j'en ai faite cette nuit. J'étais de garde, et j'ai dû recevoir plus de huit dépêches de l'empereur et de son état-major général adressées à notre commandant de corps, dépêches se contrecarrant successivement et témoignant de bien tristes hésitations. En attendant, le léger avantage que nous avons remporté à Sarrebruck a été suivi d'engagements moins heureux, à Wissembourg, et hier même, à quelques lieues de nous. Un de nos corps voisins avait même dû battre en retraite, si bien qu'il est beaucoup plus question, pour notre corps actuellement, d'un mouvement en arrière que d'une marche en avant. Nos troupiers, si braves à certains moments, montrent à tout instant un abattement et une absence d'aplomb qui nous inquiètent. Nous avons besoin d'une action décisive et heureuse qui remonte notre moral.

« Samedi. — Boulay, 4^e corps. »

n'ait pas été rapidement exécutée. La France eût eu alors, pour défendre les lignes de la Seine et de la Marne, une armée puissante, et qui sait ce qui serait advenu de la fortune de la patrie ? En laissant à Metz une assez faible garnison, on pouvait facilement défendre la place et on avait, en rase campagne, des forces considérables au moins égales à celles dont l'ennemi pouvait alors disposer.

La vérité depuis un an s'est faite sur les ressources des belligérants, et, pour emprunter aux Allemands eux-mêmes la preuve de la possibilité de leur défaite et de la nullité de nos chefs, voici ce que ne craint pas d'avouer l'écrivain de la *Gazette de Cologne*, M. J. de Wickede, qui fait autorité dans les matières militaires :

« Si le maréchal Bazaine, dit M. de Wickede, après avoir laissé seulement 50,000 hommes dans Metz, eût fait sa jonction avec Mac-Mahon, et opéré en toute hâte la concentration des troupes qui se trouvaient encore à Châlons, à Paris et dans le nord de la France, — et les Français avaient pour cela à leur service un très-bon réseau de chemins de fer, — l'empereur Napoléon aurait pu réunir de nouveau, dans les jours qui se sont écoulés, du 12 au 18 août, une armée de 320,000 à 350,000 hommes de bonnes troupes, dans une excellente position, entre Metz et Verdun, et offrir là à l'armée allemande la bataille décisive de la guerre.

« Il aurait été difficile, à cette date, au général de Moltke de conduire au combat une armée de force numériquement égale. Les 50,000 hommes de Metz auraient exigé la dislocation de 80,000 hommes pour bloquer la place, et des détachements considérables étaient, d'autre part, immobilisés par la nécessité de cerner les forteresses de Strasbourg, Schelestadt, Brisach, Phalsbourg et de Toul, afin d'empêcher des sorties de leurs garnisons : on n'au-



rait donc jamais pu, dans la seconde moitié du mois d'août, concentrer 350,000 à 400,000 Allemands entre Metz et Verdun, n'y eût-il eu d'autre impossibilité que celle des approvisionnements nécessaires. Si, en même temps, les troupes qui se trouvaient encore à Besançon et à Lyon, ainsi qu'à Marseille, Toulon et Grenoble, avaient reçu l'ordre d'une rapide concentration et avaient été dirigées immédiatement vers Belfort, un corps de 30,000 à 40,000 hommes aurait été ainsi formé sur ce point stratégique important.

« Ce corps aurait pu tenter de faire lever le siège de Strasbourg, détruire toutes les étapes de l'armée allemande en Alsace, peut-être même opérer une diversion, — momentanée, cela va sans dire, — dans le grand-duché de Bade, où il ne se trouvait plus de troupes allemandes. Enfin, si les flottes françaises de la mer du Nord et de la Baltique, qui ont joué pendant cette guerre un rôle si insignifiant, avaient

montré quelque trace d'énergie, M. de Moltke n'aurait pu dégarnir de troupes, autant qu'il l'a fait, les côtes de la Baltique et de la mer du Nord. »

Il est douloureux de voir ainsi tracé, et si clairement, par un ennemi, le plan de campagne que nos généraux devaient suivre, mais du moins cette étude permet de faire retomber sur qui de droit la responsabilité de nos défaites. A Metz, au commencement d'août, comme à Mouzon, Carignan et Sedan, l'obstacle, l'agent en quelque sorte passif de nos désastres, ce fut l'empereur. Commandant en chef de l'armée, il pouvait, dès le 10 août, ordonner la retraite, mais, frappé d'abattement, il laissa perdre un temps précieux et passa en tergiversations, en larinoiements et en projets de campagne, les trois jours qui, rapidement utilisés, eussent sauvé l'armée.

Après les défaites de Forbach et de Woerth, une sorte de stupeur avait saisi la ville de Metz. Animée

et vivante huit jours auparavant, elle était brusquement devenue morne et silencieuse. On se mettait à l'œuvre cependant pour la défense. Le général Coffinières de Nordeck, commandant la place, faisait abattre les maisons bâties sur la zone militaire, couper les arbres sur les routes, et ordonnait aux étrangers de quitter la ville ou d'y réclamer un permis de séjour. On achevait en hâte les travaux commencés et, pour tout dire, à peine ébauchés, car, le conçoit-on? l'empire avait laissé une place de premier ordre comme Metz dans un abandon inconcevable et il la trouvait, au moment de la déclaration de guerre, à peine armée et ses fortifications, sur certains points, inachevées. Nous avons vu par exemple travailler aux remparts du fort de Plappeville, qui se trouvaient loin d'être prêts au moment de la déclaration de guerre et à quelques jours de l'investissement.

Metz méritait cependant d'être toujours tenue sur la défensive et, pour ainsi dire, sous les armes. M. de Bismarck devait appeler bientôt Strasbourg « la clef de sa maison. » On peut, à plus juste titre, affirmer que Metz est la clef de la France. Son colossal fort Saint-Quentin veille de ce côté sur la frontière française comme un géant, et semble protéger le pays tout entier. On l'aperçoit de loin et de partout, menaçant et terrible. Les larges fossés remplis d'eau, les îles de la Moselle, les terrains d'inondation, rendent la place de Metz presque inaccessible, mais le véritable rempart de la ville, c'est cet assemblage de forts, le fort Saint-Julien, le fort de Queulen, le fort Saint-Quentin, etc., qui, autour de Metz, permettent à une armée considérable de s'établir comme dans un vaste camp retranché.

Ainsi concentrées, nos troupes se trouvaient en quelque sorte inattaquables. Il fallait les tourner pour les empêcher d'opérer leur retraite sur la Meuse, et c'est à quoi les deux armées réunies de Steinmetz et de Frédéric-Charles allaient s'employer, mais, je le répète encore, il était facile à notre armée de déjouer la tactique des Allemands. Il ne suffisait que d'un peu de décision et d'énergie. Mais c'est précisément ce qui manque le plus à Louis-Napoléon Bonaparte. Dans la nuit du 2 décembre, il fallut que ses complices eussent de l'audace pour lui. Dans les journées fatales des 10, 11, 12 et 13 août, nul ne se trouva pour lui imposer d'agir et d'agir en toute hâte.

Ceux qui l'entouraient étaient navrés, lui se désolait. Il se crut sauvé lorsqu'il vit venir à lui ce vieux général d'Afrique, dont il dédaignait et refusait auparavant les services, Changarnier, le héros de la retraite de Constantine, et qui est allé tristement finir sa carrière par la capitulation de Metz. Changarnier se présenta, vêtu d'un pantalon gris et d'une redingote, à la préfecture, où logeait

l'empereur. Il venait de la gare, à pied et mouillé par la pluie. « Sire, dit le vieux soldat, quand on l'introduisit, la France est en danger, je suis un vieux soldat, je viens vous offrir mon expérience et mon épée. » La démarche était noble, mais on verra plus tard que Changarnier, après avoir vécu indépendant depuis dix-huit ans, se laissa gagner à la cause bonapartiste et fut, à Metz, un des partisans de la régence. Cette existence de soldat allait ainsi finir piteusement dans une machination de parti.

Cependant l'avant-garde prussienne avait suivi de près notre armée se repliant de Saint-Avold sur Metz par la Nied, brûlant des magasins et des fourrages, comme toujours, mais comme toujours aussi laissant le chemin de fer intact. Une sorte d'effarement spécial s'était emparé au surplus de l'état-major. On entendit, durant cette retraite, un général dire à des officiers de la garde dont les soldats n'avaient ni tiré un coup de fusil ni vu encore l'ennemi : « Mettez vos objets précieux en sûreté, messieurs, nous sommes irrémédiablement perdus ! (1) » Il semblait qu'une sorte de prostration contagieuse régnât partout.

On n'avait plus qu'un espoir, un seul, et il était dans le maréchal Bazaine. Oui, il faut bien le dire, à Metz, comme à Paris, on avait foi dans cet homme, qui tint, hélas ! entre ses mains le fragile espoir de la patrie, et qui le brisa comme verre. Bazaine, soldat de fortune, parti le fusil sur l'épaule, engagé volontaire au 37^e régiment de ligne, en 1831, avait conquis, disait-on, ses grades à la pointe de sa baïonnette et de son épée. En France, où l'on préfère les soldats braves aux soldats intelligents et pensifs, c'en était assez pour lui faire une popularité absolue. On ne pouvait pourtant oublier les aventures de ce maréchal dont le nom, quelques années auparavant, avait été à bon droit suspect, non-seulement au pays, mais aux souverains eux-mêmes. L'ancien fourrier de la légion étrangère passé en 1835, lors du grand mouvement carliste en Espagne, au service de la reine Isabelle (2), l'ancien chef de bureau arabe habitué à ruser avec les Arabes, avait, après avoir fait son devoir en Crimée, à l'Alma et à Inkermann, attaqué le bastion central à Sébastopol et, plus tard, en Italie, montré une énergie singulière à Melegnano et à l'assaut du cimetière de Solferino, s'était fait connaître surtout à partir de 1862, par les combats livrés au Mexique.

En juillet 1862, il prenait le commandement de la première division d'infanterie du corps expéditionnaire à la Vera-Cruz. C'est lui qui, au siège de Puebla, attaqua le général mexicain Comonfort, retranché à San-Lorenzo et amenait un convoi de vivres aux assiégés. Bazaine le battit. En octobre

(1) Rapporté par le lieutenant C..., qui l'a entendu.

(2) O. Lecoq, *La Guerre franco-allemande*.

1863, le futur commandant en chef de l'armée du Rhin succédait au général Forey dans le commandement en chef de l'armée du Mexique. La prise de Mexico, le siège d'Oajaca, où 7,000 hommes mirent bas les armes devant lui, la poursuite de Juarez avaient donné au maréchal Bazaine une réputation militaire dont l'avenir nous a cruellement montré l'exagération.

Nous voulons être calme, dans cette histoire. Nous n'écrivons pas un pamphlet, et quoique ces terribles événements soient si rapprochés de nous, nous essayons de les envisager du fond de cette perspective d'où nous regardons le passé. Mais la modération n'exclut ni la douleur patriotique, ni l'implacable vérité. Malgré les aventures de Bazaine au Mexique, malgré les bruits qui chargeaient sa réputation, malgré les accusations portées par ses lieutenants eux-mêmes (M. de Galiffet entre autres), malgré sa conduite avec ce Maximilien, dont il était chargé de défendre et le trône et la vie (1), la France et l'armée s'en remettaient à Bazaine de les venger de Froeschwiller et de Forbach.

Ce petit gros homme souriant, qui se montrait en paletot à l'hôtel de l'Europe, dans les derniers jours de juillet, et qui allait et venait les mains dans les poches, sans façon, et comme un tacticien sûr de lui-même, semblait fait, au surplus, pour inspirer la confiance. Le caractère de cette physionomie, c'est le flegme, non pas le sang-froid un peu roide de l'Anglais, mais l'indifférence légèrement gouailleuse du Français. Bazaine, on le devine au premier coup d'œil, ne s'émeut de rien. Il ira au feu avec cette sorte de bonhomie qu'il affecte, sans se soucier de risquer une balle ; il demeurera, par la même raison, éloigné du champ de bataille et couché sur un divan, tandis que ses soldats meurent, sans se soucier de faire son devoir. Alourdi par le bien-être, indifférent aux cris poignants de la patrie, Bazaine est bien le type de ces généraux sceptiques qui, n'ayant jamais eu au cœur que le sentiment égoïste de l'avancement, ne savent ni se dévouer pour une cause compromise, ni se battre pour l'honneur lorsqu'une cause est perdue.

(1) « On suppose qu'il a nourri l'espoir pendant quelque temps de se mettre à la tête de ce pays. Nous nous bornons à citer un fait qui dépeint l'homme... Lorsque, par des intrigues de toute sorte, il eut réussi à se marier avec la fille d'une des plus riches familles du pays, mais qui appartenait aux ennemis les plus décidés du nouvel empire, l'empereur Maximilien voulut lui faire don, comme cadeau de noces, du magnifique palais de Buena-Vista, meublé nouvellement pour le général Forey. Bazaine refusa, mais donna à entendre au général Almonte, qui apportait l'acte de donation, que sa femme pourrait bien l'accepter. L'empereur agréa cette proposition, et la maréchale devint propriétaire du château vraiment royal ; que fit son mari ? Il le loua de sa femme, et la municipalité de la ville de Mexico dut payer, jusqu'au dernier jour de l'occupation, un loyer de 60,000 fr. » (O. F. Lecoq, *La Guerre franco-allemande*, page 21.)

Le général Deligny, qui commandait à Metz la 1^{re} division de l'infanterie de la garde (voltigeurs), a publié sur l'armée de Metz une brochure qui constitue contre le commandant en chef un véritable acte d'accusation (1) : « Nous n'hésitons pas à dire, écrit le général Deligny à la première page de son travail, que la tâche qui incombait au maréchal dépassait de beaucoup ses moyens et ses forces, et qu'il n'était à sa hauteur, ni par son activité physique, ni par ses talents, ni par son énergie morale. Pour une aussi grande mission, il eût fallu mettre en jeu tous les ressorts d'une grande âme, toute l'énergie d'un grand caractère ; il eût fallu des éclairs de génie peut-être. Le maréchal, lui, n'appela à son aide qu'une somnolence égoïste, une sorte d'indifférence pour les intérêts généraux, un petit esprit et de petits moyens. »

Quant à l'armée, c'était cette magnifique armée française, trop peu nombreuse, sans doute, mais formée de tout ce qui restait en France d'énergiques et solides soldats. Mal commandée, elle allait livrer à l'armée la mieux commandée du monde des combats gigantesques, où elle disputa, plus d'une fois, et arracha la victoire à l'ennemi. Bien commandée, elle était capable d'accomplir des prodiges pareils à ceux de ses aînées. Avec cent mille hommes d'excellentes troupes, un général doit savoir vaincre. Nous verrons que Bazaine pouvait le faire, et le pays est en droit de lui demander compte à la fois de sa mollesse pendant ces premiers combats et surtout de ses intrigues politiques, plus tard, durant le blocus. Nous ne nous occuperons, dans ce chapitre, que des fautes militaires.

Le général Steinmetz était arrivé devant Metz le 13, le quartier général du roi était à Hery, et les troupes de Frédéric-Charles occupaient Pont-à-Mousson, tandis que l'autre armée prussienne, celle qui, sous les ordres du Prince royal, poursuivait Mac-Mahon, entra à Nancy.

Le décret qui nommait le maréchal Bazaine commandant en chef de l'armée du Rhin, est daté du 10 août. Mais, par suite de nouvelles difficultés intérieures, Bazaine n'en prit le commandement que le 13. Le maréchal n'empêcha donc pas l'armée d'opérer, dès le 10, son mouvement de retraite. « Il était, dit M. Mézières (2), gêné pour l'exécution de ses ordres par la présence et les velléités personnelles de l'empereur. » Le mouvement ne commençait donc que le 14, et ce jour-là, un dimanche, nos *interminables convois*, selon l'expression d'un officier supérieur, traversaient la Moselle. Chaque soldat pliait sous le poids des bagages. Les *impedimenta* alourdissaient la marche, cette marche qu'il fallait accélérer à tout prix, et

(1) *Armée de Metz*, par le général Deligny (Münster et Berlin, 1870).

(2) *Revue des Deux Mondes*, du 15 septembre 1871.